

lieues de la côte. Quant à Guerrero, il n'était plus Espagnol que de nom; il ressemblait, par les mœurs, les habitudes, le costume et la figure, aux Indiens du pays. Il s'était complètement identifié à leur vie, à leurs manières; il avait épousé une de leurs filles; il avait pris à cœur les intérêts de sa tribu, il la commandait; plus d'une fois il lui avait donné la victoire. Il passait pour le plus brave de ses guerriers, et il était à leur tête dans l'attaque des Indiens contre les gens de Cordova. Cette dernière partie du récit d'Aguilar fit vivement regretter à Cortès de n'avoir pas cet homme entre les mains. Il est probable toutefois qu'il eût mieux aimé s'en servir que d'en faire un exemple. On peut le supposer par l'empressement qu'il mit à s'attacher Aguilar comme interprète.

Pendant les huit jours qu'il attendit son arrivée, Cortès fit la revue de ses gens et les harangua. Il les initia, autant qu'il le crut convenable, à ses projets ultérieurs. S'il les entretint des périls de l'entreprise, il n'eut garde d'oublier ce qui devait les leur faire affronter avec audace. Les habitants de Cozumel vivaient en parfaite intelligence avec les étrangers; les caciques et les prêtres, la haute aristocratie du pays, les voyaient sans défiance. Cortès crut qu'avec eux il lui était permis de tout oser; il choisit les objets les plus vénérés pour faire l'essai de sa puissance. L'île possédait un temple fameux; les tribus du continent y venaient en pèlerinage, et l'on y rencontrait des hommes de plusieurs contrées parlant différents idiomes. Cortès aussi s'y rendit avec ses officiers. Les prêtres, en habits de cérémonie, vinrent à sa rencontre, tenant à la main la coupe où fumait l'encens; mais ce n'est point pour adorer que le fier Espagnol se présente; c'est pour renverser les idoles. Il fait plus, il les fait briser par les Indiens eux-mêmes. Ces hommes tremblants espèrent que les dieux vont se venger; mais les dieux se laissent mettre en pièces sans qu'un seul Espagnol en

soffre le moins du monde. Alors, supposant ces divinités vaincues par le dieu de Cortès, les pauvres Indiens se pressent autour du père Juan Diaz qui célèbre la messe, et débite ensuite un sermon en castillan dont ils n'entendent pas un mot. Les idoles détruites sont remplacées par une grande croix de bois, par les images de la Vierge et des saints, et Cortès, en s'éloignant de Cozumel, fait promettre aux Indiens de respecter tous ces objets sacrés du culte catholique; il met sa protection à ce prix.

La flotte, suivant toujours la route de Grijalva, vient, quelques jours plus tard, jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière de Tabasco; elle s'y trouve en présence de ses premiers ennemis. Le site était favorable à la défense. Des palétuviers d'Afrique couvraient les bords de la rivière, dont les eaux basses ne permettaient d'avancer qu'à de petites embarcations. Des canots remplis d'Indiens armés s'apprétaient au combat. Douze mille guerriers, réunis dans Tabasco, la capitale, à une demi-lieue de là, ville défendue par des parapets et des palissades, se tenaient prêts à repousser les Espagnols; eux ne savaient à quoi attribuer ces hostiles dispositions, si différentes de l'accueil hospitalier qu'on avait fait à Grijalva dans la même contrée l'année précédente. Mais on apprit dans la suite que ce bon accueil avait été reproché aux gens de Tabasco, par ceux de Pontonchan, comme un acte de lâcheté, et qu'ils saisissaient la première occasion de se réhabiliter dans l'opinion de leurs voisins. Aussi l'éloquence d'Aguilar, envoyé par Cortès au chef de Tabasco, fut-elle sans succès. Il fallut en appeler à la force et à la supériorité des armes; il fallut une suite de combats pour amener ces braves gens à demander la paix. Ils avaient disputé le terrain pied à pied, protégés par des barricades, par des ravins, par des broussailles. Ils succombèrent dans les plaines de Ceutla, le 18 mars 1519. La victoire disputée fut complète et entière. Le bruit du canon terrifia ceux qu'épar-

gnait la mitraille; quelques hommes d'armes, à cheval, tombant avec leurs longues épées sur ces pauvres Indiens nus et serrés, décidèrent le gain de la bataille. Gomara prétend que l'un des apôtres saint Pierre ou saint Jacques combattit sous la forme humaine de Francisco de Morla, l'un des meilleurs cavaliers de l'armée. Bernal Diaz, qui n'en était ni le moins brave ni le moins bon chrétien, nous assure qu'il ne fut pas permis à un pécheur comme lui de voir un tel prodige, et nous le croyons sur parole. Les Indiens perdirent dans cette affaire plus de mille des leurs; ils eurent un bien plus grand nombre de blessés. Ils étaient complètement démoralisés. Ils s'imaginaient que les canons étaient des êtres animés, que le cavalier et le cheval ne faisaient qu'un. Chaque fois que ces espèces de monstres hennisaient, ils les imploraient comme des dieux irrités, et tremblaient de tous leurs membres. Dans de telles dispositions, ils se résignèrent à se mettre à la merci du vainqueur. Les principaux d'entre eux vinrent au camp de Cortès, et demandèrent la permission d'enterrer leurs morts pour qu'ils ne fussent pas dévorés par les lions et les jaguars. Le lendemain dix caciques, en habits de cérémonie, se présentèrent devant le général pour conclure la paix: ils lui offrirent l'encens; ils lui demandèrent pardon pour le passé; ils se reconnurent vassaux de la couronne d'Espagne sans savoir à quoi ils s'engageaient, et promirent d'embrasser la religion catholique lorsqu'ils comprendraient quelque chose à ses dogmes. Cela n'empêcha pas Bartholomé d'Olmedo, chapelain de Cortès, de les cathéchiser sur l'heure, et d'en baptiser quelques-uns qui se prêtèrent de bonne grâce à cette auguste cérémonie. Le traité conclu, une nouvelle députation vint offrir des présents au vainqueur; présents semblables à ceux qui avaient été remis à Grijalva. On y joignit le cadeau de vingt jeunes filles, toutes jolies, annoncées comme fort habiles dans les travaux du ménage, surtout dans l'art

de faire du pain de maïs. Ces jeunes beautés, partagées entre les capitaines et les principaux officiers de Cortès, reçurent le baptême le jour même où la pieuse reconnaissance du général, voulant perpétuer la mémoire de son premier triomphe, et en faire honneur à la mère de Dieu, changea le nom de Tabasco en celui de *Santa Maria de la victoria*. Ces femmes furent les premières chrétiennes du nouveau continent, les premières Américaines qui partagèrent la couche des vainqueurs. L'une d'elles attirait tous les yeux: on eût dit, en la voyant entourée de ses compagnes, une reine au milieu de sa cour. L'élégance de sa taille, la beauté de ses traits, la fierté de son regard, l'aisance de sa démarche, la noblesse de ses manières, trahissaient une naissance distinguée, et ce n'étaient pas des signes trompeurs. Cette jeune Indienne, qui, sous le nom de Marina, son nom de baptême, joue un rôle si important dans l'histoire de la conquête, était fille du cacique de Painalla, dans la province mexicaine de Guazacualco. Marina perdit son père de bonne heure, et resta aux soins d'une mère, qui, loin d'être bonne pour elle, porta toute sa tendresse sur un fils qu'elle avait d'un second mari. En vue d'assurer sa succession à ce fils préféré, elle et son nouvel époux livrèrent Marina à quelques marchands de Xicalanco, et firent courir le bruit de sa mort. Les maîtres de Marina la vendirent ensuite au cacique de Tabasco qui l'offrit à Cortès. C'était là que sa bonne fortune l'attendait; elle lui réservait le cœur du conquérant, et l'heureuse destinée de Cortès lui ménageait, dans donna Marina, une maîtresse dévouée, une habile interprète, une active surveillante des projets de l'ennemi, un conseiller instruit de la politique et des mœurs du pays, et, plus d'une fois, une ambassadrice éloquente et adroite. Il est probable que Cortès, qui ne s'était réservé d'abord aucune des vingt jeunes femmes de Tabasco, ne tarda pas à s'attacher Marina par les liens de l'amour; nous la trouvons près de

lui dès le début de la campagne (*), et elle ne le quitte plus pendant les années de combats qui livrèrent à l'Espagne l'empire mexicain. Elle tenait bien sa place au conseil : on l'écoutait avec toute l'attention qu'on accorde aux esprits supérieurs ; le sien était prompt, vif, étendu, énergique et fertile en ressources. Dans les jours de bataille, elle avait toute la force d'âme d'un homme ; dans les négociations, toute la finesse, toute la souplesse d'une femme. Marina, outre la langue aztèque, savait le maya qu'on parle dans le Yucatan et à Tabasco. Elle apprit l'espagnol en peu de temps et s'exprimait dans cette langue avec une extrême facilité. Marina fut la pro-

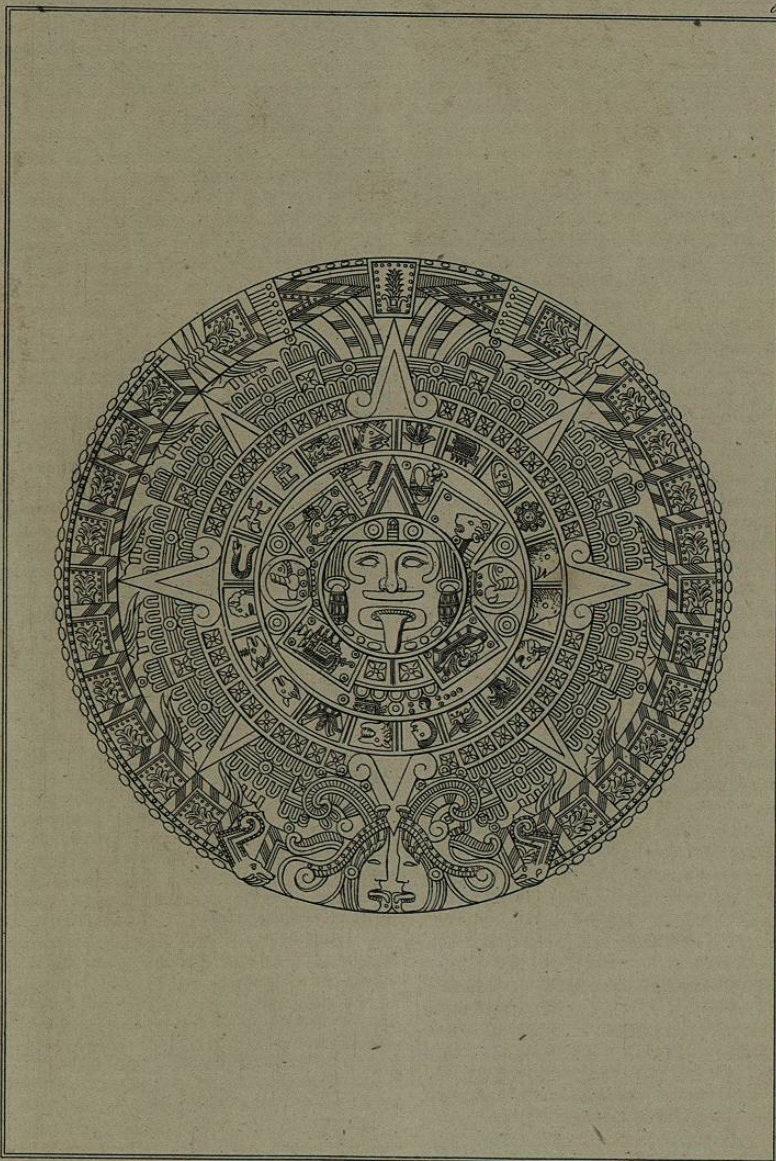
(*) Bernal Diaz prétend qu'elle fut d'abord présentée à un cavalier nommé Fernandez Portocarrero, qui retourna bientôt dans la Vieille-Castille après avoir été laissé à la Vera-Cruz. C'est alors que Cortès la prit avec lui. Il en eut un fils, nommé Martin Cortès, qui devint commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Longtemps après, elle épousa Juan de Xaramillo, officier de l'armée. A l'époque de l'expédition de Honduras (1524), lorsque Cortès, traversant le Guazacualco, manda tous les caciques de la province, la mère et le frère de donna Marina, qui gouvernaient ensemble leur district, se trouvaient au nombre de ceux qui se présentèrent. Marina était auprès du général : ils furent saisis de frayeur en la voyant, ils se crurent perdus ; ils lui criaient à genoux, en pleurant : Miséricorde ! Mais Marina, cette jeune femme belle et de noble cœur, s'empressa de les relever et d'essuyer leurs larmes : elle leur fit le plus touchant accueil ; elle leur apprit sa haute fortune, et le bonheur qu'elle avait d'être chrétienne et l'épouse d'un cavalier aussi distingué que son mari, bonheur dont elle était, disait-elle, plus fière que si elle eût été souveraine de l'ancien empire mexicain. Elle se sépara de ses parents en leur faisant de très-riches cadeaux. Sa mère et son frère, à son exemple, embrassèrent la foi chrétienne, et furent baptisés, la première sous le nom de Marta, le second sous celui de Lazarus. Les Aztèques traduisaient le nom de Marina en celui de Malintzin, d'où les Espagnols du Mexique ont fait Malinchi.

vidence de l'armée de Cortès, et l'un des plus puissants instruments de la chute de Moctezuma.

Cortès prit possession du pays au nom du roi d'Espagne, et, n'y trouvant pas d'or, le quitta, pour aller, après une navigation de quelques jours, jeter l'ancre au port de Saint-Jean d'Ulloa.

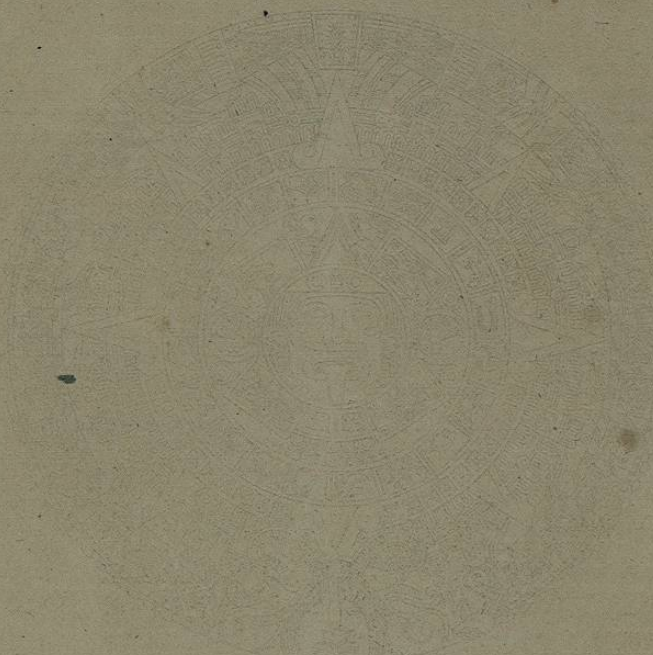
A peine la flotte était-elle au mouillage, que deux pirogues pleines d'Indiens abordèrent le vaisseau amiral. Un de ces Indiens s'approcha respectueusement de Cortès, et lui annonça qu'il venait de la part d'un des commandants du pays, pour Moctezuma, s'informer du sujet de son voyage, et lui offrir les choses dont il pouvait avoir besoin. Cortès, tout aussi poli que l'envoyé, répondit qu'il n'avait besoin de rien, que son voyage avait pour but de visiter le pays et de trafiquer avec ses habitants, espérant qu'ils le verraient avec plaisir. Ceci se passait le jeudi saint. Cortès, qui ne perdait pas un moment, fit débarquer le lendemain artillerie, infanterie, cavalerie ; les canons furent mis en batterie ; un camp de baraques s'éleva promptement sur le rivage sablonneux, et l'étendard royal fut déployé pour la première fois sur le territoire mexicain.

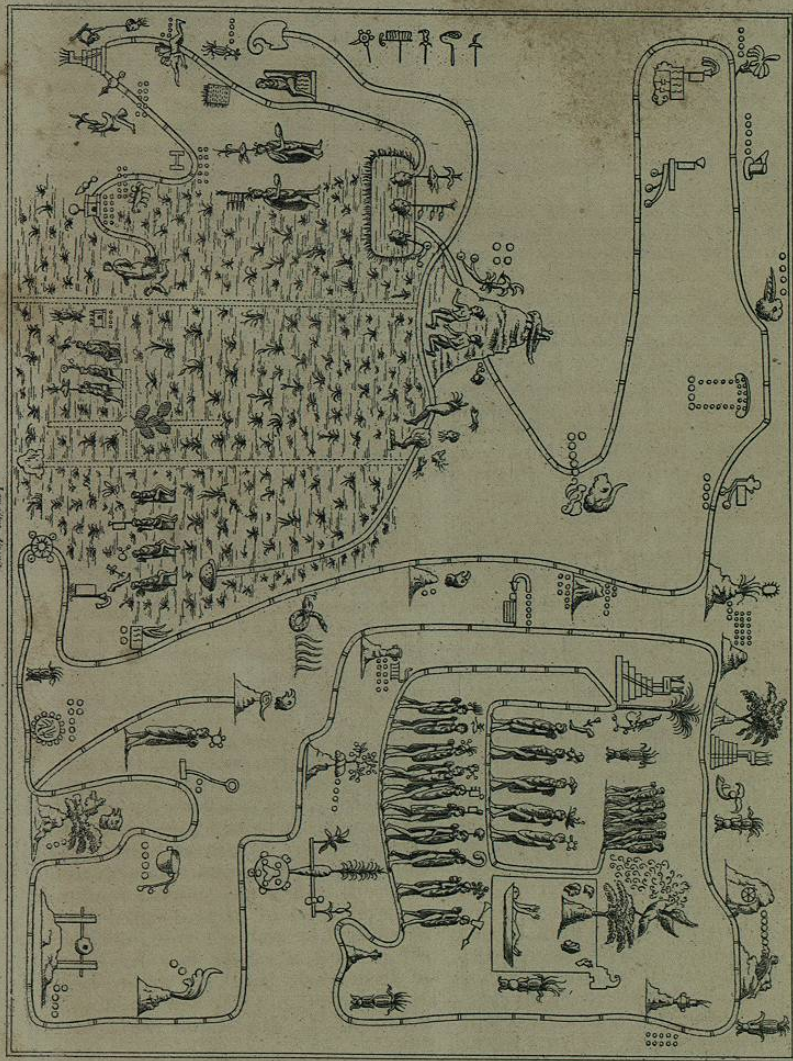
Dans cette première entrevue, Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Aguilar, jusqu'alors son interprète, ne comprenait pas un mot de ce que disait l'envoyé : celui-ci s'exprimait dans sa langue maternelle, la langue aztèque, et Aguilar ne parlait que le maya. Déjà Cortès commençait à craindre, pour le grand projet qu'il méditait, les lenteurs et l'incertitude qui naissent des communications imparfaites par la seule voie des signes et des gestes. Mais son inquiétude fut de courte durée : il aperçut Marina causant avec les Mexicains, et vit sur-le-champ tout le parti qu'il pouvait tirer de cette femme indienne. Elle fut chargée de communiquer avec l'envoyé et de traduire ses paroles en maya qu'Aguilar, à son tour, rendait à Cortès en espagnol. Cette double transformation



L'original de Paris.

Calendrier Mexicain.





Imagination des Espagnols

MEXIQUE

MEXIQUE.

de la pensée n'était pas sans inconvénient pour l'exactitude; heureusement que l'intelligence et les rares dispositions de Marina pour l'étude des langues y mirent bientôt un terme. Elle fut promptement en état de se passer d'Aguilar et de rendre directement en bon castillan la phrase mexicaine. C'est de ce moment que date avec Cortès l'intimité de ses rapports.

Le jour de Pâques, deux seigneurs de la cour de Moctezuma, Teuhtlile et Cuitlepitoc, gouverneurs de cette partie des provinces maritimes de l'empire, se présentèrent devant Cortès avec une suite nombreuse, et dans toute la pompe d'une ambassade. Cortès, qui avait à cœur de faire impression sur leurs esprits, les recut avec cérémonie. Il les convia d'abord à une messe solennelle qu'il fit chanter en musique, puis il les invita à dîner, et leur déclara que, vassal du grand don Carlos, l'empereur de l'Orient, le plus puissant des rois de la terre, il venait, comme son ambassadeur, rendre visite à Moctezuma, et conclure avec lui un traité de paix et d'amitié; ce qui l'obligeait, lui Cortès, à se rendre sur-le-champ près de leur monarque pour accomplir sa mission, ne pouvant confier à personne les choses importantes qu'il avait à lui dire. Les gouverneurs, qui savaient parfaitement toute la répugnance de leur maître à recevoir ces étrangers, emmièrèrent de fort beaux compliments la vague réponse qu'ils firent à cette harangue. Mais Cortès ne demeurant pas moins ferme dans sa résolution, un des gouverneurs lui dit: « Qu'est-ce ceci? A peine êtes-vous arrivés que vous parlez déjà de voir notre roi. Recevez d'abord les présents qu'il vous envoie; plus tard, il sera temps de songer à autre chose. » Ces présents furent offerts avec beaucoup d'appareil; ils consistaient en dix charges de manteaux en étoffes de coton, ornés de plumes, en plusieurs bijoux et petits objets d'or et d'argent d'un travail curieux et d'une valeur considérable. La vue de cet or, de ces joyaux, produisit un effet tout différent de

celui que se proposaient les Mexicains. Elle augmenta l'avidité des Espagnols, et leur inspira la plus vive impatience de se rendre maîtres d'un pays qui produisait tant de richesses. Vint ensuite le tour de Cortès. Il répondit à ce cadeau par celui d'un beau fauteuil à bras artistement sculpté et peint, par une toque de velours cramoisi décorée d'une plaque en or, sur laquelle on voyait saint Michel tuant le dragon, et par des pierres fausses précieusement enveloppées de coton parfumé. Pendant cette entrevue, des peintres mexicains, faisant partie de la suite des ambassadeurs, étaient occupés à peindre, sur de blanches étoffes de coton, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats, et tout ce qu'ils trouvaient de plus remarquable parmi ces étrangers. Cortès apprend que ces tableaux allaient être envoyés à Moctezuma; il veut qu'ils lui donnent une idée plus complète de ce que sont les Espagnols et de ce qu'ils peuvent faire. Les trompettes, par son ordre, sonnent l'alarme, et sur-le-champ les différents corps de l'armée accourent se ranger en bataille. Des charges de cavalerie et d'infanterie s'exécutent, on fait la petite guerre, puis viennent des jeux de bague, des courses de chevaux et des joutes; enfin l'artillerie tonne, les boulets et la mitraille sifflent dans les branches d'arbres et les brisent. A ces bruits redoutables, les Indiens tombent d'effroi ou prennent la fuite; pour eux, les hommes qui manient ces terribles machines de guerre ont la puissance des dieux. Les peintres emploient tout leur art à représenter ces choses nouvelles, et leur imagination à inventer des figures et des caractères qui puissent rendre les prodiges dont ils viennent d'être témoins. Les ambassadeurs, obligés par position à cacher leur frayeur, la dissimulent sous les apparences de l'admiration. Cette fête militaire commence la destruction de l'empire.

Moctezuma apprit bientôt la résolution de Cortès. La sienne aurait dû être aussi prompte, aussi énergique. La guerre à l'instant même avec toutes

les forces de l'empire, lorsque les Espagnols ne comptaient pas un seul allié, lorsqu'ils n'avaient aucun point fortifié, lorsqu'ils étaient sans provisions et sans moyens de s'en procurer, ne laissait pas une chance de succès à l'armée d'invasion; toute temporisation, au contraire, lui permettait de s'étendre dans le pays et de s'y donner les mécontents pour auxiliaires. Moctezuma se décida pour le parti qui servait ses ennemis : il négocia. Et d'abord, pour se rendre les prêtres favorables, il les invita à consulter les dieux. Les dieux répondirent qu'il ne fallait pas recevoir les étrangers, et Moctezuma se hâta de transmettre cette réponse par un ambassadeur, en l'accompagnant de présents magnifiques portés par cent hommes (*), et destinés à adoucir ce que son message pouvait avoir de désagréable à Cortès; mais il avait affaire à un homme de volonté ferme, et qui jugeait déjà son ennemi par ses lenteurs. Ni les présents de Moctezuma, ni l'adresse de ses négociateurs ne changèrent rien aux projets du général; il déclara résolument aux envoyés qu'il avait ordre de se rendre auprès de leur maître, et qu'il s'y rendrait. Cette réponse n'était pas de nature à

(*) On trouve dans tous les écrivains espagnols le pompeux détail de ce riche présent, composé d'étoffes de coton d'une grande finesse; de quelques mosaïques en plumes, représentant des animaux, des arbres, des scènes de la vie domestique; de bracelets, d'anneaux, de colliers en or, de boîtes remplies de perles, de pierres précieuses bien montées, et de deux grands plats de forme ronde, l'un d'or massif, représentant le soleil, l'autre d'argent, représentant la lune. Ce dernier, si l'on en croit Bernal Diaz, valait seul plus de 20,000 pesos (125,000 f.). Il est probable que ces divers objets avaient été préparés pour Grijalva, lors de son débarquement sur le même point, l'année précédente, et qu'ils se trouvaient tout prêts lorsque Moctezuma donna l'ordre au gouverneur de sa province de les offrir à Cortès. C'est du moins ce qu'on peut inférer du récit de Gomara.

les satisfaire. Ce qu'ils avaient vu de la puissance des armes espagnoles leur montrait la guerre comme le plus terrible des fléaux, et pour l'éviter, s'il était possible, ils prièrent Cortès de suspendre sa marche jusqu'au moment où leur maître aurait fait connaître ses dernières volontés. Cortès encore une fois ne se méprit point à de tels signes de faiblesse.

Nous avons déjà vu que plusieurs années avant l'arrivée des Espagnols, de sinistres présages, interprétés par l'ignorance et la peur, avaient jeté de grands troubles dans l'âme de Moctezuma. Ce n'était plus ce prince prudent et ferme dont l'avènement au trône avait été salué par d'unanimes acclamations; son joug, à l'heure où nous sommes, était lourd pour tout l'Anahuac, et le pouvoir vacillait dans sa main. A la nouvelle du refus de Cortès de quitter le pays, lui, prince absolu, dont les ordres étaient sacrés pour des milliers d'hommes, ne put comprendre l'audace de l'étranger; il eut un moment d'énergie; il menaça de le sacrifier aux dieux. Mais cet éclair de colère fut court; la peur reprit bientôt le dessus; les ministres furent appelés au conseil; on résolut d'essayer encore une fois de la diplomatie et des présents: les mêmes ambassadeurs, avec de plus riches cadeaux, furent dépêchés au camp de Cortès.

Ce camp n'était pas non plus exempt d'alarmes. Deux partis y étaient en présence: d'un côté, les amis de Cortès prêts à tout risquer avec lui; de l'autre, les partisans de Velasquez effrayés de leur désobéissance, et redoutant de s'avancer dans un pays inconnu couvert d'une population guerrière, sans vivres assurés, sans places fortes pour retraite. Cortès, au milieu de ces difficultés, restait inébranlable, caressant le soldat, se montrant généreux envers lui, l'excitant sans cesse avec cette parole persuasive, cette éloquence militaire dont il avait si parfaitement le secret. Il s'occupait à entretenir toutes les espérances et à tout préparer pour l'invasion, lorsque les ambassadeurs de Moctezuma se

présentèrent devant lui et lui signifèrent l'ordre formel de quitter le pays, tout en déposant à ses pieds les riches présents de leur maître. « Grand merci, dit le général. Vraiment, c'est un opulent monarque que le roi du Mexique; ses cadeaux sont trop magnifiques pour que nous n'allions pas en personne l'en remercier. » Puis, se tournant vers ses officiers et ses soldats: « N'est-ce pas, messieurs, que nous irons lui rendre visite? » Et cent voix d'hommes répondirent: « Nous sommes prêts à marcher. » En ce moment, la cloche sonna *l'Angelus*; officiers et soldats tombèrent à genoux, et prièrent la mère de Dieu de les protéger dans les périls et de leur livrer de riches trésors.

Le lendemain, tout était solitude autour du camp de Cortès. Les Indiens avaient disparu; on ne voyait personne dans les villages; tout commerce avait cessé; les hommes de la campagne n'apportaient plus de vivres; les gouverneurs de Montezuma avaient quitté le pays. On se crut au premier jour des hostilités; les clameurs des partisans de Velasquez un moment étouffées se firent entendre de nouveau. « Que veut-on faire de nous, s'écriaient-ils? où prétend-on nous conduire avec si peu de monde? Retournons à Cuba chercher des armes, des munitions, des vivres et des hommes. » Diego de Ordaz, un des premiers officiers de Cortès, vint, au nom des mécontents, lui adresser de semblables représentations. L'habile général les écouta tranquillement, et donna l'ordre à l'armée de se tenir prête à partir le lendemain pour retourner à Cuba. A cette nouvelle, la grande majorité des officiers et des soldats fut en émoi; toute cette troupe d'aventuriers voyait s'évanouir leurs espérances; la sédition gagnait tous les rangs, la menace sortait de toutes les bouches. Les émissaires de Cortès parcouraient les différents quartiers, aigrissant par leurs paroles les moins colères et animant encore les plus emportés; tous demandaient Cortès. Il ne se fit pas attendre. On lui reprocha son abandon, ses promesses

violées, l'infidélité qu'il faisait à sa propre gloire; on lui renouvela le serment de le suivre partout, de mourir ou de triompher avec lui, et l'on finit par lui déclarer que s'il voulait céder à son rival, il pouvait partir seul, et qu'on allait élire un autre général à sa place. Ces heureuses menaces d'abandon, ces serments de fidélité, ces témoignages d'amour et de dévouement, voilà ce que demandait Cortès, qui, jouant la surprise, affirma qu'il n'avait donné l'ordre du départ que pour se conformer au vœu de l'armée et contrairement à sa propre opinion. « Je vois aujourd'hui, ajouta-t-il, qu'Ordaz m'a trompé, et je sais maintenant quel est mon devoir. Assuré de la confiance de mes camarades, je les conduirai à la conquête du Mexique, et je leur en partagerai les richesses. »

Vers ce temps, cinq Indiens se présentèrent aux sentinelles avancées du camp; ils demandèrent à être conduits devant le général. Leur langue semblait un dialecte de la langue aztèque assez difficile à comprendre. Marina y parvint cependant. Ces hommes étaient des ambassadeurs du cacique de Chempoalla, qui, ayant appris la grande victoire de Tabasco et les merveilles des armes espagnoles, pria Cortès de l'aider à secouer le joug mexicain. Cette ambassade était une faveur du ciel. Cortès savait par elle qu'il pouvait maintenant compter sur la désaffection des tributaires de Moctezuma, et que son armée ne manquerait pas d'auxiliaires. Il se hâta de promettre ce que les envoyés demandaient. Mais, avant de partir pour Chempoalla, il crut devoir organiser la colonie naissante qu'il avait dessein d'établir sur cette côte, en lui donnant des formes administratives et judiciaires modelées sur celles de la mère patrie, mêmes magistrats et mêmes noms, même cercle de pouvoirs, même compétence, mêmes attributions. Cortès, au nom du roi et sans faire mention de Velasquez, nomma les premiers juges et les premiers administrateurs. Il est fort inutile d'ajouter qu'il les choisit parmi ses plus intimes amis,

parmi les plus dévoués à sa personne et les confidents de ses secrètes pensées. Pensant dès lors à se créer un commandement indépendant, à se faire accorder un pouvoir suprême et des droits nouveaux par la voie de l'élection, il eut soin de s'enquérir au préalable des dispositions de l'armée et de s'assurer de son suffrage. C'est un fait curieux que nous apprenons de Bernal Diaz. « Cortès, dit ce véridique témoin de tous les événements de la conquête, avait alors obtenu de Porto-Carrero, d'Alvarado, de ses quatre frères, de Olid, de Avila, de Escalante, de Lugo et de moi-même, ainsi que de beaucoup d'autres officiers et cavaliers, la promesse de notre appui; nous nous étions engagés à l'élever au commandement en chef et indépendant. Montejo, la créature de Velasquez, soupçonnait notre projet et surveillait tous nos mouvements. Une nuit, assez tard, Porto-Carrero, Escalante et de Lugo, parent éloigné des miens, vinrent à ma cabane et me dirent : « Seigneur del Castillo, prenez vos armes, et venez avec nous pour accompagner Cortès qui va faire sa ronde. » Je les suivis, et, aussitôt que nous eûmes quitté la cabane, ils me dirent qu'ils voulaient avoir un moment d'entretien avec moi, et n'être point entendus de mes camarades, qui appartenaient à la faction de Velasquez. Un d'eux me tint le petit discours suivant : « Seigneur del Castillo, c'est pour la troisième fois maintenant que vous visitez cette contrée à vos périls et risques. Savez-vous que Cortès nous a trompés; il nous assurait à Cuba qu'il avait pouvoir pour établir une colonie, et il n'avait commission que de trafiquer; nous en sommes sûrs aujourd'hui. Il va donc nous falloir retourner à Cuba et remettre toutes nos richesses à Velasquez. Bon nombre d'entre nous ici est déterminé à prendre possession du pays sous Cortès, au nom de Sa Majesté, et, jusqu'à ce que sa royale volonté nous soit connue, Cortès sera élu notre général, et nous espérons bien que vous lui donnerez votre voix. » A cela je consentis sur-le-champ et de grand cœur,

et nous allâmes ensuite de cabane en cabane demander des voix pour Cortès. »

Lui parut un jour devant le conseil qu'il avait nommé. Les Alvarado, les Sandoval, les Olid, et toutes ses créatures, tenaient les premiers rangs dans cette junte, et, si l'on y remarquait un ou deux partisans de Velasquez, ils n'étaient là que pour faire preuve de la liberté des opinions. Cortès se présente avec toutes les marques du plus profond respect; il demande humblement la parole; il dit à la junte qu'elle est la seule autorité légitime, l'unique dépositaire des droits de la couronne; qu'elle tient la place du roi; que les pouvoirs qu'il a recus de Velasquez ayant été révoqués, il craint d'être sans qualité pour commander, sans droit légitime de se faire obéir. Il prie le conseil de donner un chef à l'armée, et de l'écouter, dans ce choix, que l'intérêt du roi et le salut de la colonie; puis il dépose sur la table la commission de Velasquez, baise son bâton de commandant, le remet au président et se retire sous sa tente.

Le dénouement de cette comédie politique ne se fit pas longtemps attendre. On accepta la démission de Cortès, et aussitôt il fut élu au nom du roi, d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie et général en chef de l'armée. Le conseil, en corps, se rendit auprès de lui pour lui porter l'acte de sa nomination. Lui, comme s'il ne l'eût pas attendue, la reçut avec étonnement et respect, puis elle fut soumise sur-le-champ à la sanction de l'armée qui la confirma par acclamation. Les mécontents, d'abord réduits au silence, ne tardèrent pas à élever la voix; mais les mécontents, les Ordaz, les Escudero, les Juan Velasquez, arrêtés et mis aux fers, se virent contraints de recourir à la générosité de leur ennemi. Cortès exerça en leur faveur le plus beau privilège du pouvoir suprême, celui de pardonner. Ce fut le premier acte de sa nouvelle autorité. Cette grâce ne tomba pas sur des ingrats; Ordaz, Escudero, furent dans

CONQUÉRANTS DU MEXIQUE.



Ovalles del.

Sandoval del.

Velasquez del.

Sandoval.

Cortès.

Z. Manrique

la suite officiers aussi fidèles qu'amis reconnaissants.

Libre alors des soucis qu'entraînent les dissensions intérieures, Cortès se mit en route pour Chempoalla. Sa petite armée cheminait avec ordre, se gardant bien, de peur de surprise, et toute prête au combat. Elle quittait avec joie les sables brûlants et malsains où elle avait séjourné, pour l'air plus frais et plus salubre de l'intérieur. Elle allait trouver des alliés et marcher avec eux à la conquête. Cortès, ayant précédemment envoyé Montejo, l'un des capitaines de sa flotte, explorer la côte, se dirigeait en même temps vers le point que cet officier avait signalé comme le plus convenable à un établissement colonial. On n'était qu'à trois milles de Chempoalla lorsque vingt habitants de cette place, marchant gravement, se présentèrent à Cortès et lui offrirent des ananas, d'autres beaux fruits et des bouquets de fleurs au nom de leur seigneur, lequel, étant fort gros, n'avait pu venir lui-même. Un cavalier espagnol, s'étant avancé seul au milieu de la grande place, aperçoit une partie du palais royal blanchie nouvellement à la chaux et brillant aux rayons du soleil. A cette vue, l'avidé Castillan croit avoir devant lui un palais aux murs d'argent, et court, à toute bride, annoncer à ses camarades ce merveilleux trésor. Chempoalla n'avait pas besoin de ce prestige imaginaire pour paraître belle, c'était la plus grande ville que les Espagnols eussent encore vue dans le nouveau monde. Les uns la nommèrent *Séville*, à cause de sa vaste étendue; d'autres *Villa Hermosa*, parce qu'elle était pleine d'agrèments. « Nous fûmes surpris, dit Bernal Diaz, de la beauté des bâtiments et de leur heureuse situation. Au milieu d'un riche paysage et de diverses plantations d'arbres, elle possédait de magnifiques jardins, et, pendant toute la journée, une foule immense d'hommes et de femmes remplissait ses larges rues. Les Espagnols furent tous logés dans un vaste et beau bâtiment, dans l'enclos du temple destiné aux étrangers

de distinction et aux ministres des idoles. Là, nous fûmes nourris et entretenus aux frais du cacique qui était d'abord venu saluer Cortès à son arrivée, porté sur une litière, à cause de son énorme embonpoint. Il revint encore lui rendre visite après dîner, accompagné de ses nobles; il lui offrit beaucoup d'or et de beaux présents, et brûla l'encens devant lui. Cortès le reçut à merveille, l'embrassa et lui parla de la puissance de notre roi, ajoutant que ses troupes et lui-même étant fort disposés à le servir contre ses ennemis, il n'avait qu'à les nommer. Sur quoi le prince indien s'enhardit, et, poussant un profond soupir, il dit comment le peuple totonaque, son peuple, libre et indépendant de temps immémorial, et gouverné par des seigneurs de sa race, était tombé, dans ces dernières années, sous le joug de Moctezuma. Il raconta, les larmes aux yeux, la tyrannie du Mexicain, les exactions de ses officiers de finances qui enlevaient tout l'or de son pays, qui réduisaient les hommes en esclavage et puis les sacrifiaient aux dieux; qui s'emparaient des filles de son peuple pour les plaisirs de leur maître et des grands de sa cour. Il dit encore par quels moyens et par quelles alliances la ville de Tenochtitlan s'était élevée au-dessus des autres villes de l'Anahuac. Il fit l'histoire de l'humble origine des Aztèques, des progrès de leur puissance, de l'organisation de leur empire, de ses forces et de ses richesses. Toutes ces choses étaient nouvelles pour Cortès, et l'instruisaient admirablement de ce qu'il lui était nécessaire de savoir pour le succès de la campagne qu'il allait entreprendre. Il promit au cacique de le secourir et de revenir en conférer avec lui, ce qu'il ne pouvait faire maintenant, pressé qu'il était de se rendre à Chiahuiztla pour examiner l'état de sa flotte. Ce qu'ayant entendu, le cacique, comme témoignage de son dévouement, mit à la disposition de Cortès quatre cents hommes pour porter ses bagages. On sut alors, par donna Marina, que telle

était la coutume des princes indiens envers les personnes de haut rang qui passaient par leurs Etats, et qu'ils voulaient honorer.

Chiahuitzla était une petite ville située sur un haut rocher, à douze milles de Chempoalla, vers le nord, et à trois du nouveau port où se trouvait alors la flotte espagnole. Là se fit porter aussi le chef des Chempoallans, qui, craignant que Cortès n'oubliât sa promesse, venait de nouveau s'entretenir avec lui sur les moyens d'attaquer l'ennemi commun. Pendant qu'ils délibéraient, on vint annoncer l'arrivée de cinq nobles mexicains receveurs des tributs royaux avec leur suite. Ces envoyés portaient à la main de gros bâtons courts, et des éventails pour chasser les mouches, ce qui n'appartenait qu'à des gens de condition. Ils réprimandèrent fort les deux caciques d'avoir fait bon accueil à des étrangers sans permission du roi, puis, en réparation de ce crime, ils demandèrent vingt Indiens et Indiennes pour être sacrifiés aux dieux. A cette nouvelle, la ville fut en grande inquiétude; les caciques étaient consternés et se regardaient comme perdus. Cortès apprit de donna Marina la cause de leur trouble, et, s'adressant à ces deux princes tremblant devant cinq collecteurs de tributs : « Emparez-vous de leurs personnes et jetez-les en prison, » dit Cortès. Cette résolution hardie dépassait leur courage; ils tremblaient encore plus fort; Cortès revint à la charge, et les caciques, pressés entre deux terreurs égales, finirent par faire mettre au cachot ces Mexicains orgueilleux, qui, en entrant dans la ville, n'avaient pas même daigné jeter un regard sur les Espagnols. Les prisonniers gardés par les Castellans s'attendaient à la mort. Les caciques, fiers de la protection de Cortès, le priaient de permettre qu'ils fussent sacrifiés aux dieux. La politique du général était de leur rendre la liberté, et de s'en faire un mérite auprès de Moctezuma. C'est ce qu'il exécuta avec adresse, soit en les faisant évader de nuit, soit en les réclamant pour être

gardés sur ses vaisseaux. Les caciques se contentèrent de tout ce qu'il voulut bien leur dire pour colorer cette véritable ruse diplomatique, dont le but principal était de prouver au chef mexicain que les Espagnols avaient à cœur de protéger ses sujets, et n'étaient pour rien dans la révolte des Totonagues, révolte que Cortès excitait cependant par tous les moyens possibles. Elle devint bientôt générale. Tous les chefs des villages dépendant de Chempoalla jurèrent haine mortelle à Mexico. Les hommes prirent leurs armes de guerre et se préparèrent à suivre les Espagnols comme alliés, lorsqu'ils en seraient requis. L'acte d'obéissance et de fidélité des Totonagues envers les couronnes de Castille et de Léon fut passé devant le tabellion royal Diego Godoy. Cette importante affaire terminée, d'autres soins réclamèrent l'activité de Cortès. Il sentait le besoin d'un établissement permanent, d'une place forte, d'un port, d'un lieu de refuge, en cas de mauvaise fortune. Le lieu indiqué par Montejo, et près duquel la flotte s'était rendue, se trouvait sur le territoire des Totonagues. C'était une plaine allant de la mer aux montagnes, à douze milles de Chempoalla. Ici Cortès traça l'enceinte d'une ville. L'église fut bâtie la première, puis l'arsenal, puis des magasins pour les subsistances et les munitions; puis des cabanes alignées en forme de rues; le tout entouré de remparts assez forts pour résister à une armée d'Indiens. Tous les Espagnols, officiers et soldats, mirent la main à l'œuvre et furent aidés par leurs nouveaux alliés, les naturels de Chempoalla. Cette ville reçut le nom de Villa-Rica de la Vera-Cruz, nom qui semble, dit Robertson, l'expression des deux grands mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, la soif de l'or et l'enthousiasme religieux (*).

(*) Presque tous les historiens ne reconnaissent que deux villes de ce nom, l'ancienne et la nouvelle; c'est une erreur, on en compte trois. La première, celle dont il s'agit ici, fondée en 1519 près du port de

A l'époque où ces travaux s'exécutaient, la renommée de Cortès allait s'étendant dans l'intérieur du pays. Chaque jour de nouveaux chefs, sollicitant son alliance, venaient faire leur soumission. Plus de trente villages totonagues lui offraient des hommes de guerre pour la conquête de Mexico. Lui organisait en confédération tous ces princes américains; il arrangeait leurs différends, s'interposait entre eux et leurs voisins, les empêchait de guerroyer pour des limites de territoire, et réservait toutes leurs forces pour lui seul. Moctezuma tremblant, au retour de ses collecteurs de tributs, voyait dans Cortès, leur libérateur, un être surnaturel, et lui envoyait de nouveaux présents en le suppliant de ne pas venir jusqu'à lui. Deux de ses neveux, à la tête d'une députation de la noblesse du royaume, étaient chargés de cette mission, qui n'eut pas plus de succès que les précédentes. Cependant elle effraya les alliés de Cortès, le chef de Chempoalla surtout, qui, pour resserrer les liens qui l'attachaient aux Espagnols, offrit au général une de ses nièces en mariage, et sept autres jeunes filles nobles, avec de riches dots, pour ses officiers. « Qu'elles se fassent chrétiennes et reçoivent le baptême, dit Cortès, nous les accepterons; et vous aussi, faites-vous chrétiens pour le bien de vos âmes, et abjurez le culte de vos idoles. » Le cacique, qui ne s'attendait pas à cette demande, répondit : « Nous et notre peuple, nous ne pouvons renoncer aux dieux de nos ancêtres, qui nous donnent des fruits, des fleurs et des moissons, qui nous protègent dans les périls, qui nous accordent une vie exempte d'infirmités et tout ce qui peut la rendre agréable. » Cette fidélité religieuse parut l'œuvre

du démon au fanatisme castillan. Cortès et ses soldats s'écrièrent tout d'une voix : « Brisez les idoles des faux dieux; notre Dieu, le vrai Dieu le veut ainsi. » Sur quoi les Indiens protestèrent qu'ils ne commettraient jamais un semblable sacrilège; et déjà ils se mettaient en mouvement pour défendre leurs divinités, lorsque donna Marina déclara, au nom de Cortès, qu'à la première flèche tirée, tous seraient mis à mort. A cette voix de femme, à la voix révévée de quelques prêtres, otages des Espagnols, et du cacique de Chempoalla, la foule s'arrêta immobile. En ce moment, on vit cinquante soldats espagnols monter à pas pressés les marches du temple, chantant en chœur *Gloria in excelsis Deo*, puis, d'un bras vigoureux, frapper sur les idoles, les mettre en pièces, et les jeter à terre. Les Indiens, atterrés devant un tel spectacle, et se cachant les yeux, se prirent à pleurer. Leurs prêtres, vêtus de longues robes noires avec des capuchons, en forme de chape de chœur, et ressemblant, dit Herrera, à des religieux de Saint-Dominique, prirent les idoles mutilées et les emportèrent avec grand respect. Cortès fit ensuite habiller en blanc ces prêtres idolâtres; il les obligea à couper leurs longs cheveux et à être présents à la métamorphose de leur temple en chapelle catholique. On lava les murailles tachées de sang humain, on les badigeonna à la chaux, on les purifia suivant le rite catholique, on dressa un autel orné de feuillages, on le décora de l'image de Jésus crucifié et de la vierge Marie, on y célébra la messe, on y baptisa les huit vierges indiennes, et puis, dit encore Herrera, d'après les vieux chroniqueurs, Cortès emmena chez lui la nièce du cacique, et ses officiers les autres jeunes filles, pour habiter ensemble, au grand contentement de ces dames. La garde du temple fut confiée à un vieux soldat invalide nommé Juan Torrès. On le revêtit d'un costume d'ermite, et il eut charge d'entretenir l'autel proprement, d'allumer les cierges, et de prêcher les Indiens sur la religion.

Chiahuitzla, et qui plus tard ne conserva que le nom de Villarica; la seconde, l'ancienne Vera-Cruz, bâtie en 1523 ou 1524; et la troisième, la Nouvelle-Vera-Cruz, celle qui porte aujourd'hui ce nom et qui fut élevée à la fin du seizième siècle ou dans les premières années du dix-septième. Philippe III lui donna le titre de cité en 1615.